

Furetière, *Le Roman bourgeois*

Histoire de Lucrèce la bourgeoise

Cette Lucrèce, que j'ai appelée la Bourgeoise, pour la distinguer de la Romaine, qui se poignarda, et qui était d'une humeur fort différente de celle-ci, était une fille grande et bien faite, qui avait de l'esprit et du courage, mais de la vanité plus que de tout le reste. C'est dommage qu'elle n'avait pas été nourrie à la Cour ou chez des gens de qualité, car elle eût été guérie de plusieurs grimaces et affectations bourgeoises qui faisaient tort à son bel esprit, et qui faisaient bien deviner le lieu où elle avait été élevée.

Elle était fille d'un référendaire en la chancellerie; et avait été laissée en bas âge, avec peu de bien, sous la conduite d'une tante, femme d'un avocat du tiers ordre, c'est-à-dire qui n'était ni fameux ni sans emploi. Ce pauvre homme, qui était moins docte que laborieux était tout le jour enfermé dans son étude, et gagnait sa vie à faire des rôles d'écritures assez mal payés. Il ne prenait point garde à tout ce qui se passait dans sa maison. Sa femme était d'un côté une grande ménagère, car elle eût crié deux jours si elle eût vu que quelque bout de chandelle n'eût pas été mis à profit, ou si on eût jeté une allumette avant que d'avoir servi par les deux bouts; mais d'autre part c'était une grande joueuse, et qui hantait, à son dire, le grand monde, ou, pour mieux parler, qui voyait beaucoup de gens. De sorte que tous les après-dîners on mettait sur le tapis deux jeux de cartes et un tricquetrac, et aussitôt arrivaient force jeunes gens de toutes conditions, qui y étaient plutôt attirés pour voir Lucrèce que pour divertir l'avocate. Quand elle avait gagné au jeu, elle faisait l'honorable, et faisait venir une tourte et un poupin, avec une tasse de confitures faites à la maison, dont elle donnait la collation à la

compagnie, ce qui tenait lieu de souper à elle et à sa nièce, et parfois aussi au mari, qui n'en tâtait pas, parce qu'elle ne songeait pas à lui préparer à manger quand elle n'avait pas faim. Elle passait par ce moyen dans le voisinage pour être fort splendide; sa maison était appelée une maison de bouteilles et de grande chère, et il me souvient d'avoir ouï une greffière du quartier qui disait d'elle en enrageant : "Il n'appartient qu'à ces avocates à faire les magnifiques."

Lucrèce fut donc élevée dans une maison conduite de cette sorte, qui est un poste très dangereux pour une fille qui a quelques nécessités, et qui est obligée à souffrir toutes sortes de galants. Il aurait fallu que son cœur eût été ferré à glace pour se bien tenir dans un chemin si glissant. Toute sa fortune était fondée sur les conquêtes de ses yeux et de ses charmes, fondement fort frêle et fort délicat, et qui ne sert qu'à faire vieillir les filles ou à les faire marier à l'officialité. Elle portait cependant un état de fille de condition, quoique comme j'ai dit, elle eût peu de bien ou plutôt point du tout. Elle passait pour un parti qui avait, disait-on, quinze mille écus : mais ils étaient assignés sur les brouillards de la rivière de Loire, qui sont des effets à la vérité fort liquides, mais qui ne sont pas bien clairs. Sur cette fausse supposition, Lucrèce ne laissait pas de bâtir de grandes espérances, et, quand on lui proposait pour mari un avocat, elle disait en secouant la tête : "Fy, je n'aime point cette bourgeoisie !" Elle prétendait au moins d'avoir un auditeur des comptes ou un trésorier de France : car elle avait trouvé que cela était dû à ses prétendus quinze mille écus, dans le tarif des partis sortables.

[...]

Comme on ne douta plus alors que Javotte ne fût bientôt mariée, à cause qu'on avait en mains ces deux partis, on commença à lui donner chez elle plus de liberté qu'elle n'avait auparavant. On lui fit

venir un maître à danser pour la façonner, et on choisit entre tous ceux de la ville celui qui montrait à meilleur marché; encore sa mère voulut qu'il lui montrât principalement les cinq pas et les trois visages, danses qui avaient été dansées à sa noce, et qu'elle disait être les plus belles de toutes. On lui permit aussi de voir le beau monde, de faire des visites dans les beaux réduits, et de se mêler en des compagnies d'illustres et de précieuses : le tout néanmoins sans s'éloigner beaucoup de son quartier, car on ne la voulait pas perdre de vue. Elle fut introduite dans la plus belle de ces compagnies par Laurence, qui en était. Son exquise beauté fut cause qu'elle y fut la bienvenue, malgré son innocence et son ingénuité : car une belle personne est toujours un grand ornement dans une compagnie de femmes. Ce beau réduit était une de ces Académies bourgeoises dont il s'est établi quantité en toutes les villes et en tous les quartiers du royaume; où on discourait de vers et de prose, et où on faisait les jugements de tous les ouvrages qui paraissaient au jour. La plupart des personnages qui la composaient voulaient être traités d'illustres, et avec raison, puisqu'il n'y en avait pas un qui ne se fit remarquer par quelque caractère particulier. Elle se tenait chez Angélique, qui était une personne de grand mérite que je ne sais quel hasard avait engagée dans cette société. Elle n'avait point voulu prendre d'autre nom de guerre ni de roman que le sien : car le nom d'Angélique est au poil et à la plume, passant partout, bon en prose et bon en vers, et célèbre dans l'histoire et dans la fable. Elle avait appris quelques langues et lu toutes sortes de bons livres; mais elle s'en cachait comme d'un crime. Elle ne faisait point vanité d'étaler ses sentiments, qui étaient toujours fort justes, mais presque toujours contredits; car, comme dans cette assemblée le nombre des gens raisonnables était le moindre, elle ne manquait jamais de perdre sa cause à la pluralité des voix. Et à propos de cela, elle se comparait à cette Cassandre qui n'était jamais crue quand elle disait la vérité. Elle avait une de ses parentes qui prenait tout le contrepied. C'était la fille

d'un receveur et payeur des rentes de l'Hôtel de Ville, que, pour parler plus correctement, il fallait seulement appeler receveur; car, pour la seconde partie de sa charge, il ne la faisait point. Elle s'appelait Phylippote en son nom ordinaire, et en son nom de roman elle se faisait appeler Hyppolite, qui est l'anagramme du nom de Phylippote, ce qui n'est pas une petite fortune pour une prétendue héroïne, quand son nom de roman se peut faire avec les lettres d'un nom de baptême. Elle affectait de paraître savante avec une pédanterie insupportable. Un de ses amants lui enseignait le latin, un autre l'italien, un autre la chiromance, un autre à faire des vers, de sorte qu'elle avait presque autant de maîtres que de serviteurs. Il y avait en cette compagnie des esprits de toutes les sortes, dont le plus honnête homme s'appelait Philalethe, passionné admirateur des vertus et des beautés d'Angélique, et qui faisait tout son possible pour se bien mettre dans son esprit. D'autre côté, un certain auteur, nommé Charroselles, y venait aussi; il avait été fameux en sa jeunesse, mais il s'était décrié à tel point, qu'il ne pouvait plus trouver de libraires pour imprimer ses ouvrages. Il se consolait néanmoins par la lecture qu'il essayait d'en faire à toutes les compagnies, et... Mais tout beau ! Si je voulais décrire ici par le menu toutes ses qualités et celles de ces autres personnages, je ferais une trop longue digression, et ce serait trop différer le mariage qui est sur le tapis. Pour couper court, il s'amassait tous les jours bonne compagnie chez Angélique. Quelquefois on y traitait des questions curieuses; d'autres fois on y faisait des conversations galantes, et on tâchait d'imiter tout ce qui se pratique dans les belles ruelles par les précieuses du premier ordre.

Furetière, Antoine, *Le Roman bourgeois* [1666], in *Romanciers du XVIIe siècle*, Paris, Gallimard, "Pléiade", 1958, p. 917-919 et p. 968-970.